

Lenka Hornáková-Civade

# UN REGARD BLEU

ALMA ÉDITEUR

*Alma Éditeur a bénéficié pour sa diffusion et sa commercialisation  
d'un partenariat avec la Société Nouvelle Éditions Anne Carrière.*

© Alma Éditeur, Paris, 2022.

ISBN : 978-2-36279-600-5

*Regarde, de tous tes yeux regarde !*

Jules Verne, *Michel Strogoff*

*Comment faire pour que l'homme connaisse le  
bien, veuille le faire et le fasse même quand  
personne ne le regarde ?*

Comenius

# LA COLÈRE

*1656*

Je devrais me sentir honoré et goûter ma gloire, tant de monde rien que pour moi. J'espère que je suis beau, non, j'en suis sûr. Et que cette beauté leur crève les yeux. Ils ne réussiront pas à me faire baisser les miens. C'est tout ce que j'ai, mes yeux, c'est là toute la différence avec eux.

Les vampires et les vipères, tout contents, se délectent de mon sang, de mon or, de mes biens. De ma réputation. On salit mon fils, on le traîne au tribunal, et même ma femme, enfin ma compagne, est l'objet de leur haine.

Allez-y, les sangsues, prenez jusqu'à la dernière de mes moindres pacotilles, servez-vous, goinfrez-vous, remplissez vos gosiers, paradez attifés de mes vêtements devant ce qui était ma maison, mimez ma démarche, mes gestes, riez de moi ! Jamais, ô grand jamais, vous n'arriverez à m'éclabousser de votre jalousie, de votre méchanceté ni de l'avidité de mes créanciers. J'ai des dettes. Et alors ! Le monde est ainsi fait. On doit toujours quelque chose à quelqu'un. Moi, c'est un peu de sous à quelques rapiats enrobés de velours. Si vous saviez, vous tous, vous qui me regardez ! Pauvres aveugles, c'est moi qui vous vois, il n'y a que moi qui vois dans cette rue, dans cette ville.

Je vois votre plaisir d'assister à la mise à terre d'un homme. Vos pupilles se dilatent, à l'affût, vos narines frémissent pour chaque objet sorti de ma maison. Vous admirez mes chaises aux accoudoirs sculptés, ma vaisselle en étain et en argent, mes bougeoirs. Combien vous font saliver les différents coffres que portent ces hommes. Vous mesurez leur poids à la rougeur des portefaix ; plus ils sont courbés plus votre respiration s'accélère. Vous estimez la valeur des trésors enfermés, toujours plus attirants que ceux qui se voient. Cachés à vos yeux mais si près, il suffirait de si peu, soulever le couvercle, plonger dedans. Jamais vous n'avez été plus proches de l'intimité d'un inconnu.

Mais je ne suis pas un inconnu. Toute la ville me connaît, quand on dit mon nom à la table des seigneurs, on hoche la tête avec estime, avec gratitude. Les riches me convoitent, les moins riches m'envient, les pauvres rêvent de moi et les misérables sont satisfaits d'avoir entendu parler de moi. Constantin Huygens se pique d'avoir vu dans mes peintures, il y a plus de trente ans, un génie naissant. Mon génie. En plus de trente ans de métier, il a eu le temps de grandir mon génie. Mon nom claque : Rembrandt !

Moi, Rembrandt, humilié ? Jamais. Je me tiens droit. J'ai mis mon plus beau couvre-chef, un turban soigneusement façonné dans la meilleure soie, d'un jaune doré, d'un éclat propre à pâlir le soleil, et mon lourd manteau de velours qui vient de Venise. Les Vénitiens, fiers à raison, fabriquent des tissus de qualité, d'un goût supérieur à tous les autres. On dit que la lumière de leur pays et le commerce avec l'Orient sont les sources de leurs palettes, de leurs inventions. Je continue à guetter les bateaux remplis de marchandises venues de la

lagune et d'ailleurs. Cela m'a coûté cher. J'ai pris des parts de certains bateaux ; je n'ai pas été gagnant à tous les coups. C'est le risque : on parie sur de longs voyages, on met nos espoirs entre les mains des capitaines qui parcourent les mers et les océans, on compte les jours avant leur retour et là, on guette les cales pleines d'épices et d'autres trésors. Dit ainsi, cela ressemble à de la folie. Parfois, ça marche.

Il fait chaud. Amsterdam n'a pas l'habitude d'une chaleur aussi forte, mais je ne me plie pas aux températures. D'une main je caresse mon col de fourrure qui descend presque jusqu'à la taille. Évidemment, je suis vêtu du manteau le plus cher que j'aie pu sauver dans mes affaires. Et ma canne, je la tiens en l'air, elle ne touche pas terre. De loin, on remarque sa tête d'argent ciselée, on voit bien qu'elle n'est pas légère, que ma main ne tremble pas. Oui, ma main est ferme et gracieuse, personne ne doit croire que j'ai besoin d'un appui pour tenir debout, attendant la fin de cette mascarade.

Observer la foule. Un cadeau de circonstance, pas besoin de flâner en ville, d'en fouiller les recoins. Le meilleur échantillon d'humanité se presse devant ma maison. Ils sont tous là, les gueux comme les riches qui essaient de se cacher, faussement pudiques et compatissants. En vérité, les fortunés compatissent sur eux-mêmes, conscients de leur fragilité, bien qu'ils essaient de donner le change, de paraître forts, oui, paraître.

Leur peur est palpable. Gluante, moite et tenace. Infiltrée dans les pores de leur peau, tapie derrière leurs sourires et au fond de leurs yeux, sous la dentelle fragile d'une blancheur immaculée. La peur avance masquée. Insidieuse, présente même quand on a l'impression de s'en être débarrassée. Qu'est-ce qui pousse l'homme à faire appel à la compagnie de cette dame d'une

fidélité irréprochable ? La peur arrive toujours la première, parfois déguisée en compassion, en tristesse, en amitié même ! Malgré tous ses accoutrements, sa vraie nature finit par se manifester.

Le gueux, lui, est joyeux. Homme, femme, enfant, leurs sourires édentés brillent çà et là. Ils se réjouissent d'accueillir un nouveau pauvre, avant que cette joie ne se transforme en méfiance puis en rejet. Un pauvre de plus parmi les pauvres, c'est partager une bien maigre pitance.

Amsterdam est riche, mais rien n'est plus difficile à partager que la richesse. Personne n'est jamais content de son état.

La foule est dense et je ne veux pas admettre que c'est ce voile salé sur mes yeux qui dissout toutes ces personnes en une masse informe. Non, c'est l'humidité dans l'air qui obstrue mon regard. Elle monte du canal. Les corps humains sont tièdes. Pas de courant d'air à cette heure de la journée pour chasser cette lourde moiteur. Il suffirait d'un seul point lumineux dans cette grisaille inerte, d'un détail dissimulé pour lui donner vie. Le sait-on ? Moi, je le sais.

Il faut savoir le trouver, le souligner ou le créer ce point lumineux, même s'il s'inscrit sur le plus laid des hommes, le plus vilain des objets. Rien n'y fait, la lumière se moque de nos jugements. L'équilibre et l'harmonie échappent à l'entendement des hommes. On essaie, on s'y frotte, on force, mais si j'ai compris quelque chose à cinquante ans, après plus de trente autres d'une vie de peintre, c'est bien cela. La beauté de l'imparfait incarne la poésie.

La vie se manifeste dans les imperfections, dans les interstices, dans les blessures, dans les cicatrices, dans les fissures, bat dans les pustules, résonne dans les coups, dans les chancres, les craquelures, les crevasses, se fait sentir dans les douleurs, prend



forme dans les disgrâces de l'homme. Ses faiblesses, charnelles ou spirituelles font de l'humain l'être le plus magnifique qui puisse exister, parce que toujours unique. Elles sont vraies, elles.

Cette foule qui se presse devant moi aujourd'hui, n'est pas là pour me servir de modèle, elle ne se met pas à mon service. Elle vient creuser ma plaie, se délecter de ma déchéance, se poulécher d'une gloire qui me reste. Une autre forme de gloire gonfle de jour en jour. La sombre gloire. Les rumeurs du procès contre mon fils Titus courent la ville, sont dans toutes les bouches. C'est ma faute. À peine parle-t-on de faillite qu'immédiatement on exécute son soi-disant responsable. Sans frapper à mon huis ni en attendre l'autorisation, on s'engouffre dans ma maison, on y prend nos biens. On saisit tout.

Mais la maison appartient maintenant à Titus. On veut m'accuser de tricherie. Est-ce tricher que de donner sa maison à son fils ?

Eh ! Regardez cette femme qui tourne autour de l'homme aux cheveux bien coiffés, cet homme en tenue de ville et au col en dentelle. Se presse-t-elle contre lui pour se faire remarquer ou pour le voler ? Elle serait assez jolie pour justifier les deux hypothèses. Non, ses chaussures sont beaucoup trop usées, elle survit tout juste, avec une certaine grâce il faut le dire, elle porte la tête bien droite. Devrait-elle arranger un peu mieux ses cheveux en bataille, les ordonner en un chignon plus travaillé, les couvrir avec une coiffe fine et légère ? Elle aurait alors une apparence plus honnête. C'est son rejeton, le gamin, là ? Il surveille le petit bourgeois, c'est donc bien une voleuse ; son fils est à bonne école. Elle dissimule son âge et ses bouclettes en liberté trompent le chaland. Le cosu va y laisser sa bourse. En d'autres circonstances, j'aurais souri.

La foule est bête, puissante. Elle avale l'homme le plus averti, suce sa raison, l'oblige à faire ce qu'elle estime bon sans demander l'avis de personne. Elle se moque des conséquences, s'enivre de sa force, de sa chaleur bestiale et hypocrite – ce n'est pas un partage, c'est de l'aveuglement. Elle broie qui la compose, brise ses propres enfants. Quand elle les recrache, ils sont épuisés, abasourdis, ne comprennent ni pourquoi ni comment ils ont agi de la sorte.

Moi, cette masse, je la dompte d'un simple regard. Je connais ses faiblesses : l'entêtement, l'orgueil. Je les connais bien. La foule déteste les particularités. Pour la briser, il suffit avec son regard de désigner quelqu'un en particulier puisque chaque être humain veut être reconnu par sa singularité. Tout un chacun ne court-il pas sa vie durant après la reconnaissance ? Le spectacle est croustillant pour les deux parties, la foule et moi. Distinguer quelqu'un dans la foule, c'est tailler dans sa chair, y semer le doute, la rendre moins uniforme, la désagréger. Scruter le moindre détail, c'est mon métier. Construire le monde à partir de ce détail, le nommer avec mes pinceaux, voilà ma force.

La foule face à moi fait un pas en avant. Un autre coffre sort de la maison, une douleur me transperce.

Ma vie défile devant mes yeux et ceux de la foule, réduite en plusieurs caisses, paquets et baluchons, et avant cela ramassée dans ce fameux inventaire qui a officiellement répertorié 363 lots diversement pourvus en objets des plus variés. Mes affaires ! En plus de celles qu'on m'a déjà volées. Ils les ont manipulées sans égard ni ménagement, les mufles. Mes outils, mes collections, les objets rares ou les plus insolites que je me suis donné la peine de dénicher et d'acheter auprès des marchands et dans les salles des ventes. Ils sont si fragiles et inap-

propriés dans les mains de ces hommes incapables de la moindre réflexion. Ils ne sont même pas fichus de les tenir, de les poser, les regarder, rien. Parfois ils semblent les soupeser, mais sans jamais les apprécier.

Et un autre coffre qui s'en va.

Ne rien montrer, garder la pose.

Garder la pose ! Ne pas bouger !

C'est l'ordre que je donne à mes modèles, sans distinction de statut ou de richesse, c'est l'ordre auquel aujourd'hui moi-même je me sou mets.

Tenir. Respirer et tenir.

On m'a reproché de faire durer les poses à l'infini, de fatiguer mes clients, de voler leur temps précieux, de ne pas exécuter mes œuvres assez rapidement et de ne pas être aimable lors des séances de travail. Mais enfin, je ne suis pas un saltimbanque qui amuse le petit peuple au marché ! Pour faire la conversation, on a les repas en ville, les soirées aimables. À quoi nul ne m'invite. Je n'en ai pas de regrets. Si moi je me tais en peignant, les modèles les plus réfractaires à mon autorité, eux, ils parlent.

Et pour ceux qui sauraient voir, chacun de mes portraits recèle le début d'une vérité, ou la vérité tout entière. Je ne parle pas, je montre.

Le coffre doit être pesant plus que de raison, car les deux porteurs s'épuisent en avançant à petits pas. Je n'ai pas souvenirs d'avoir possédé un coffre d'un tel poids.

De la foule aux contours incertains, dont rien ne saille hormis les habituels chapardeurs, surgit un regard bleu, lumineux, pénétrant, sans préjugé. Étonnant. Il n'est pas du quartier. Les visages des rues environnantes, y compris les plus éloignées, je les reconnais, bien qu'incapable de les nommer.

Je connais leurs failles, leurs rides, la coloration de leur peau suivant le vent qui souffle. Je sais lequel convient pour saint Paul, l'autre pour Jérémie ou saint Simon... Que des saints. Ce sont les vieux Juifs qui font les meilleures têtes de saints.

Ce regard bleu vient d'ailleurs, ma banqueroute déplace bien des curieux. Il me distrait et je suis surpris de m'en trouver satisfait aujourd'hui. Le regard bleu, ce détail, ce coin enfoncé dans l'assemblée hostile, me rassure quant à mes capacités. Je ne passe jamais à côté d'un sujet.

Il vient d'arriver, je n'avais pas vu cet homme tout à l'heure lorsque je suis sorti de la maison. Décidé, il se fraie un chemin en dépit de son dos vouté, une petite calotte sur ses cheveux blancs, longs et encore abondants, le nez droit, la bouche perdue dans une barbe tout aussi blanche que ses cheveux. J'observe le bel orbe de son front, ses épaules larges, ses jambes solides, faute de quoi avec son dos si courbé, il serait déjà par terre. Voilà un beau vieillard à peindre. Peut-être un saint Paul, ou un Siméon.

Il faudra que je le retrouve quand tout ce désordre cessera. Il ferait un excellent aveugle avec ce regard bleu transparent. À noter, ne pas oublier ce bleu. Transparent. Comment peint-on les yeux bleu transparent dans l'ombre, comment saisir l'âme ? L'âme est-elle couleur bleu transparent ?

Le vieil homme se redresse, il est intéressé c'est indéniable, mais il est différent. Il n'est pas de cette ville, son manteau présente une coupe trop démodée pour qu'il soit des environs. Mon manteau de velours à moi n'est pas démodé, il est inapproprié. C'est toute la différence. Moi, j'ai fait le choix de le prendre ce manteau de velours, alors que le vieillard ne devait disposer d'aucune alternative, sinon il en aurait choisi un autre. À moins qu'il soit tout aussi vieux et laid que celui qu'il

porte. Heureusement, nous sommes à Amsterdam, la ville la plus libérale du monde. Libérale certes, mais qui ne pardonne rien. Il suffit de considérer ma situation.

Je suis un homme libre et j'en connais le prix. Jamais un prince n'a pu se vanter de m'avoir à son service, jamais. Certains de mes collègues sont partis en Angleterre, ils soumettent leurs pinceaux à la volonté des princes, ils doivent plaire au seigneur qui les paie. Une sécurité toute relative, comparée à la liberté dont je jouis. Quel plaisir de refuser un sujet ou un client ! Et quel plaisir d'accepter puis de n'en faire qu'à ma tête. Ma réputation est à ce prix. De toute façon, pas de princes chez nous, dans les Provinces-Unies, qui entretiennent leur cour comme dans les royaumes et seigneuries voisines. Ici, nous sommes en république et nous nous en glorifions. Je reconnais que ma liberté en découle, cela me convient. Le voyage ne m'attire pas. Le monde est dans ma maison, il vient à moi et je le modèle. On se moquait de moi quand je refusais toutes les propositions et incitations à voyager. L'Italie, l'Italie, tous n'avaient que l'Italie à la bouche, ne juraient que par elle. On m'évoquait sa lumière. N'est-elle pas dans les tissus vénitiens ? On me parlait de ses peintres. Je les ai tous étudiés grâce aux gravures et copies qui arrivent régulièrement à Amsterdam. Toutes passaient par mon atelier, toutes, même celles venues des Indes et de la Chine. Rien n'échappe à mon œil. On me soutient que c'est une des raisons de ma déchéance actuelle. Titus le pense tout bas, Hendrickje le dit tout haut, des larmes de reproches dans la voix.

En tout cas, le vieux est un étranger. Amsterdam se fait un plaisir et un devoir d'absorber tous les étrangers qui y passent à condition qu'ils lui soient utiles. À l'observer attentivement,

si j'en avais le temps, je pourrais peut-être deviner de quel coin il arrive. Je devrais le remercier de me distraire en attendant qu'on vide ma maison. La maison de mon fils.

Les porteurs sont d'une gaucherie. Ils étaient censés tout charger sur la barge et partir par le canal.

Un grand raffut pétrifie la foule. Mon coffre !

Il s'est fracassé par terre et son contenu s'est renversé sur la chaussée, non loin du canal.

Les voleurs ! Les malhonnêtes ! Plusieurs objets devaient rester dans mon atelier, dans ma maison. J'ai le temps d'apercevoir quelques pochettes renfermant des contrats avec mes clients, des commandes de pigments, les recettes et les notes pour leur usage, la liste de mes tableaux, les notes pour les gravures. Je les avais bien rangés. Certes, je connais tout ça par cœur, surtout les lettres de Saskia. On me prend donc tout, même ce qui ne figure pas dans l'inventaire. Personne n'a le droit, personne...

Ne pas bouger ! Tenir !

Évidemment, j'ai toujours eu la réputation d'être désordonné, de ne rien noter, de me souvenir de presque tout et, paradoxalement, de gérer mal ma fortune. Comment se sont-ils débrouillés pour trouver ces documents ? L'eau brunâtre du canal boit immédiatement l'encre et dissout le papier.

Mais le pire arrive... Non, non, on n'a pas le droit ! Voici que va sombrer la robe de Saskia, en brocart vénitien. J'avais réussi à la soustraire à la curiosité de Geertje et d'Hendrickje, celles qui à la suite de ma première épouse, ont tenu le rôle de maîtresse de ma maison.

Ah, ma Saskia, quelle chance est la tienne d'échapper au spectacle du naufrage de ta robe. Ma brillante femme, que tu étais belle dans cette toilette. Les manches sont si larges, le

tissu si riche, d'un vert éclatant, d'un tombé parfait, épousant les formes de ton corps, et te magnifiant. Munie d'un délicat bouquet de fleurs, tu étais la parfaite incarnation de la déesse Flore. Nous attendions tout de la vie. Nous étions jeunes, voraces et amoureux. J'étais débordant. Oui, j'aimais être débordant. Tu disais que c'était trop, que tu ne savais pas ce que cela voulait dire, mais tu le sentais, j'en suis sûr. Je t'expliquais que c'était la même chose que d'être rayonnant. Tu étais étincelante de cette lumière rare, celle qui vient de l'intérieur. Est-ce que je te l'avais dit ? J'espère que oui, ma Flore.

Tu n'étais que promesse et avenir sur ce tableau. Tu te rappelles la couronne de fleurs que je t'avais peinte sur la tête ? Une vraie reine. Les autres fleurs enlaçaient ton bâton de déesse. C'était le début de l'été, nous venions de nous marier, nous étions à la campagne, dans la Frise. J'ai fait des croquis, tu étais charmante, si belle. De retour à la ville, je me suis mis au travail. Tu n'aimais pas poser. Trop impatiente, trop pétillante.

L'autre tableau de Flore, celle avec les cheveux défaits, comment s'appelait-elle cette fille qui posait pour te soulager ? Je me rappelle vaguement qu'elle venait d'une campagne éloignée. Je sais bien qu'un bout d'étoffe peut transformer un être vivant. Et, d'habitude si craintive, elle devenait plus vivante, elle s'empourprait quand elle se tenait à ta place, si fière de vêtir l'une de tes robes et de m'exhiber son décolleté. Poser te fatiguait trop, tu portais notre premier enfant. Un fils, Rombertus. Il est mort avant que je puisse vraiment le dessiner, il n'avait que quelques mois. Saskia, tu m'as assez reproché ces traits ignorés et perdus, il était beau cet enfant.

J'aurais dû peindre cette deuxième Flore plus légère. Parce que malgré mes efforts, je n'ai pas réussi à la rendre aussi belle

que l'originale. Ce n'est pas la ressemblance physique qui compte, mais celle de l'esprit. Est-ce que je me doutais de la mort de l'enfant avant son arrivée au monde ? Il faut dire que c'était une année terrible, la peste était revenue, en 1635 elle ravageait plusieurs villes de nos Provinces-Unies.

Est-ce pour cela que j'ai peint cette ombre trop lourde autour du bouquet de tulipes et de soucis ?

Tu te souviens, à l'époque, une tulipe coûtait plus cher que la plus belle de tes robes ?

C'était avant la grande folie des tulipes, avant la grande spéculation, mais déjà leur prix était exorbitant. Tu n'étais pas d'accord pour que j'investisse dans les tulipes. Un pari fou, acheter des oignons en hiver et croire en de belles fleurs le printemps venu. Quelle excitation ! Dans toute bonne maison, pendant des années, on ne parlait que des tulipes, des couleurs à venir, on troquait des fermes, des champs, des bestiaux contre des bulbes qui tenaient dans une simple poche. Bien sûr que j'en avais achetés. Comment aurais-je pu passer à côté ? Mais je voulais aussi comprendre. Tu avais en horreur que j'autopsie les fleurs pour mieux en connaître l'anatomie. Pour me le faire pardonner, j'ai peint une belle tulipe dans le bouquet de ta couronne. Elle s'incline à côté de ton oreille, effleure à peine tes cheveux délicats, comme une révérence à ta beauté supérieure.

L'autre, la deuxième Flore arbore aussi sa tulipe, signe de richesse. Elle est placée devant son ventre. Comme tu attendais notre enfant, je pensais que c'était une bonne idée. J'avais tort, tu vois, certains auraient dit que j'avais trop d'orgueil.

Mais la première Flore, celle de l'été 1634, avec le ventre proéminent, celle-là complètement inventée, rêvée, c'est toi.



Avec cette robe qui gît devant moi par terre et glisse inexorablement dans le canal.

Ce sont ces foutues « corneilles » d'officiers à la solde des juges qui ont mis leurs sales pattes dessus. Enfin non, pas des corneilles ni des corbeaux, trop fiers pour s'abaisser à des larcins. Ce sont des pies, des pies dans leur costume se donnant l'allure de notables, ce sont ces pies en uniforme qui se permettent de spolier le bon citoyen au prétexte d'une procédure de faillite.

J'enrage !

Ne pas bouger !

Chercher le petit rayon de soleil, le leur jeter à la figure avec la tête de ma canne, les éblouir plutôt que de m'avouer atteint. Je déplace mon poids d'un pied sur l'autre, ce petit mouvement suffit pour faire briller mes chaînes dorées et bien solides. Elles roulent sur mon ventre, bien que coincées par la longue écharpe rouge que j'ai serrée autour de ma taille en guise de ceinture.

Et je me délecte à voir le canal engloutir enfin ce que ce bon petit peuple espérait attraper comme un butin de guerre. Le beau bougeoir à sept branches tombe dans l'eau, l'y rejoignent mes autres trésors intimes. Le coffre et son contenu vont finir au fond.

La belle charpardeuse veut se jeter dans l'eau. Est-ce la robe de Saskia qui l'incite à cette folie ? Elle en vaut assurément la peine. Son fils et complice crie pour l'en empêcher en même temps qu'il appelle à l'aide ; la foule, un court instant, rit méchamment puis se rue sur les quelques objets qui ne se sont pas tout à fait noyés, les ramasse comme des cadeaux tombés du ciel. La femme est repoussée loin du bord du canal, sauvée malgré elle par l'avidité des autres. Ainsi la robe goûtera-t-elle la vase jusqu'au prochain curage du canal. Dit-on également « enterré » pour un repos éternel au fond des eaux ?

La belle et folle harpie, furieuse, se jette alors dans la foule pour arracher un ou deux objets qu'elle espère pouvoir monnayer au marché aux pauvres. Elle, comme tous, rafle des choses dont elle ne connaît pas la valeur, elle les vendra pour trois sous, échangera mes richesses contre une miche de pain. Quoi qu'il en soit, comme certains prétendent que n'importe quel quidam de cette brave ville d'Amsterdam est un marchand averti, elle saura en tirer profit. À les voir s'affairer par terre et se disputer tel ou tel bout d'étoffe, tel gobelet en étain, on comprend que Jésus ait chassé les marchands du temple.

Je devrais prendre quelques croquis de cette scène.

Plus personne ne me regarde. Ainsi libéré, je peux rentrer à la maison. Je me retourne une dernière fois. À ce moment-là, le beau vieillard se baisse aussi. Quelle déception !

\*

La table.

Elle m'accueille, elle, mon port. Que dis-je un havre, plutôt comme une femme, Hendrickje m'excusera. Je m'allonge sur elle, les bras écartés, la joue posée sur sa surface polie par ma vie.

Fabriquée à ma mesure, sur ma demande avec le bois que j'ai choisi, dans ma maison, sur place. J'ai assisté à chaque étape de sa fabrication. Elle a des proportions trompeuses, j'en ai eu une belle preuve aujourd'hui. Ils ont essayé de la sortir d'ici. Ils s'y sont pris à plusieurs reprises et, même avec l'aide de deux hommes tirés de la foule pour la bouger, ils n'ont pas réussi. Rien n'y a fait, rien.

Lourde, brute, également élégante et noble. Cette table est le vrai cœur de la maison, chaque visiteur patiente près d'elle,

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16) et achevé d'imprimer  
par Normandie Roto Impression, à Lonrai en novembre 2021.  
Imprimé en France  
Dépôt légal : janvier 2022 – N° impression :